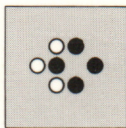


Jacques Laurans

La beauté du geste



P.O.L

La beauté
du geste

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

BALLADES, TEMPO LENTS POUR TÉNORS, 1989

chez d'autres éditeurs

JOSEPH DELTEIL, L'HABITATION D'UN POÈTE, éditions
Terriers, 1985.

LA BIBLIOTHÉCAIRE BLONDE, *nouvelles*, Le Temps
qu'il fait, 1987

Jacques Laurans

La beauté
du geste

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris-14^e

Première édition : Le temps qu'il fait (1984)

© P.O.L éditeur, 1991
ISBN : 2-86744-198-6

Pour Jean-Pierre

« Ce qui nous oppresse n'a pas de voix. Ne domine qu'en se taisant. Ne règne peut-être que par son silence. »

Roger Munier

Longtemps j'attendis que l'un de nous se lève : alors c'eût été jour de grand réveil. Instant de vraie joie. Tout enfant je m'imaginai tournant autour de lui pour qu'il me saisisse au vol tel un messager de la vie tenant sur sa langue le seul mot qui vaille. Mais je n'osais pas. Pieds joints, collé à la tapisserie du salon, je restais sans bouger, muet, et, jamais, non jamais, je ne vins tenter le regard de mon père.

Je ne connais que le décor de mon histoire.
Une histoire sans parole, sans nom véritable.

Quelques objets de la maison poursuivent ma mémoire comme ces meubles sans charme en bois d'acajou, garnis de poignées atteintes par une rouille précoce. Était-ce donc déjà un signe de la vieillesse des jours, la piqûre d'un chagrin ?

Je me souviens aussi de trois petits livres posés au-dessus de la bibliothèque, qui n'étaient plus qu'un objet de décor.

Après la journée de bureau, mon père s'installait presque obligatoirement dans ce salon de lecture. A mes yeux, l'homme se confondait à l'élément sombre et massif du mobilier. Le silence de mon père, sa silhouette pensive creusaient en moi un doute mélancolique. Il régnait loin de mon désir, au cœur même d'une présence fuyante.

Aujourd'hui, je ranime ce passé avec d'autres yeux. Je ne sais quelle révélation pourrait en

surgir puisque ce vieux temps en moi ne meurt pas ; il demeure tel un clou planté au front de mon enfance.

Souvenirs en pièces, signes dérisoires du passé qui précèdent l'ultime étape d'un drame muet. Fil d'un récit discontinu qui adopterait le parti de se perdre, de se retourner quelquefois sur son propre passage.

Parcelles d'un temps perdu n'obéissant qu'à l'impulsion de traces sans mémoire. Impossible dénouement. Langue retournée. Silence de pierre.

Souvenirs de rien, du vide et de l'absence. Ils resurgissent nerveusement, reviennent parfois de loin, adoptant l'apparence déconcertante de premières impressions.

Souvenance qui demeure l'écho prolongé d'une vie en la mienne et dont je cherche vainement l'accent et la brûlure ; la seule voix humaine.

Quel était donc cet homme effacé dont l'apparence semblait si peu s'accorder à cette condition d'absent ?

Mais peut-on traduire ce qui resta longtemps privé de parole, comme étranglé au fond d'une gorge ? Qui partagera les mots d'une attente si longue ? Mots qui ne sont qu'un endroit du langage tandis qu'il nous faut toucher un vieux désordre d'enfance ne cédant à aucun oubli. Il faut y aller tout droit. Ne redouter aucun visage.

Trop souvent ces mots ne caressent que des absents, ou bien s'attachent à la persistance d'un détail. D'autres fois, ils s'élancent avec fracas une fois le rideau tombé sur le corps de l'innocente victime. Au bout d'un temps d'arrêt, ils reviennent sur les lieux du drame affamés de bon droit ; là où justement leur présence a manqué ; là où la mort a su faire de son œuvre un odieux triomphe.

Alors que bien du temps a passé, s'il survient maintenant quelque lumière, elle n'atteindra jamais cet instant hors du sens (devant lequel tout langage bute et échoue) où je vis mon père enfermé dans l'ultime silence de son corps ; saisi dans l'immobilité de la fin, pétrifié dans une apparence encore humaine. Soudain, tout l'inconnu de mon père rejoignait l'inconnaissable de l'autre monde. La surface de cette présence *autre* ruinait tout geste d'approche. J'avais le sentiment qu'en l'espace d'une seconde, toute la mort de l'homme, toute la mort du monde s'étaient réfugiées dans ce seul et unique corps.

UNE PHOTOGRAPHIE DE VOYAGE

C'est une photographie qui doit dater de 1936. Mon père est un jeune homme amoureux qui enlace sa fiancée en l'observant d'un air radieux qui semble dire : « Enfin, tu m'appartiens ! » Toutefois sa compagne échappe à cette affirmation, à la franchise un peu commune de ce moment. Elle regarde vers le lointain comme happée par un spectacle qu'elle serait seule à voir. C'est un autre horizon qu'elle interroge. Peut-être un paysage qui la contiendrait vraiment, réellement (son corps, ici, paraît avoir la légèreté d'une plume).

La voici donc rêveuse, un peu égarée, suspendue dans sa vision solitaire. La courbe de ses lèvres forme un pli gracieux. C'est un dessin sans appel, étranger, et même hostile, à l'effleurement d'une parole. Son sourire est adouci par cette sorte de lumière que l'on reconnaît aux énigmes parfaites. Sur cette pose on pressent la fragile jeunesse de son bonheur. Bonheur sans lende-

main. L'homme, tout au contraire, possède une gravité joyeuse, épanouie.

Cependant, en y regardant de plus près, on ne lit de part et d'autre aucun signe complice. Même si, comme cela se dit parfois en pareille occasion, « tous deux forment un couple ». Un couple inconnu, inimaginable à mon esprit. Car je n'ai jamais surpris mes parents dans un accord si tendre. Cette photographie évoquerait plutôt l'image de deux acteurs dont je n'aurais jamais saisi ni le jeu ni l'histoire. Confusion qui limite décor et sujets au climat d'une situation romanesque.

Ainsi même si l'on distingue les signes particuliers à chacun des visages, ceci ne possède pas plus de fermeté qu'une image, que le signe d'un bonheur figuré. Sans consistance propre. Ce n'est qu'une pose, un rêve de papier qui ne prendra jamais corps.

Mais je la regarde encore, et à force de désir (le doux piège du désir), je crois reconnaître dans les yeux de mon père un éclat de sa jeunesse tôt disparue.

Si ce texte ne se range dans aucune catégorie littéraire, ce n'est nullement par l'effet d'une volonté de style, mais parce que le sujet ne l'autorise jamais. L'expression, *La beauté du geste*, sous-entend une parole absente. Cependant, la raison de ces pages ne s'oriente pas pour autant vers une parole possible. Elles ne prétendent à aucune justice ; elles s'accordent davantage au creux d'un silence que nulle cause ne soulage.

Je n'ai donc jamais espéré atteindre une vérité sur mon père. J'ai seulement cherché son visage — et tout son être — à travers le cours d'une souffrance silencieuse et sans répit. C'est ce que j'appelle, précisément, *La beauté du geste*.



9 782867 441981

ISBN : 2-86744-198-6
F10198-02-91

60 FF